

tu te rappelles autre chose que mon portrait pendu, n'est-ce pas ?

—Oh oui bien ! mon oncle. Je pleurais de vous voir partir, alors, vous me prîtes sur vos genoux et vous me dites en m'embrassant : " Prends cette petite boîte, ma Claudinette, tu t'amuseras à peindre les belles images que je t'ai données, et quand je reviendrai de Rome, je t'apporterai un chapelet béni par le pape et une belle robe bleue comme le ciel. " Le chapelet et la robe, vous me les avez envoyés quand j'ai fait ma première communion, et la boîte, la voici.

Elle tira de sa poche une petite boîte de sapin, brunie par le temps, et soigneusement entourée d'un ruban d'écarlate. Claudia dénoua le ruban, ouvrit la boîte et fit voir à Jacques Stella qu'elle contenait encore quelques pains de couleur et un pinceau.

—J'ai toujours gardé cela, dit-elle, espérant que vous reviendriez m'apprendre à peindre. Ah ! que je serais contente si vous le vouliez bien ?

—Nous y penserons, dit l'oncle, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

Il fit un tour d'allée et se mit à regarder les espaliers.

—Papa Dondon cultive bien ces arbres, dit-il. Depuis combien de temps est-il ici ?

—Depuis dix ans, mon oncle dit Mariette. Lorsqu'il perdit sa femme, il devint si malheureux que maman en eut pitié. Elle lui offrit de venir demeurer chez nous ; il a une petite pension que lui font ses enfants, et loin de coûter à maman, le bon vieux Dondon l'aide beaucoup.

Grâce à ses soins notre jardin nous fournit abondamment de fruits et de légumes. Il a bien quelques petites querelles avec Claudia, qui mettrait volontiers des fleurs à la place des choux, mais cela ne dure pas.

Le papa Dondon entra dans le jardin, apportant une corbeille pour ramasser des laitues. Jacques Stella lui fit compliment de ses arbres.

—N'est-ce pas qu'ils sont beaux, monsieur ? Je défie qu'on trouve de mieux taillés dans le Lyonnais. Tenez, regardez ce poirier de Bon-Christien d'hiver. L'an passé j'y ai cueilli cinq cent quatre-vingt-dix-sept poires. Et ce cognassier.

Il continua ainsi, louant et énumérant tous ses arbres, et Stella lui demanda s'il ne regrettait pas son village et la compagnie de ses enfants.

—Ni l'un ni l'autre, Monsieur. Mes enfants aiment les leurs, et ne se soucient plus du vieux père. Mon village... ah ! je n'y veux plus penser. Maisons changées de maîtres, tombes entassées autour de l'église, foyers éteints... voilà ce que j'y trouverai. Je ne veux plus penser qu'à mes arbres quand je travaille, à l'autre monde quand je me repose. Plût à Dieu que je n'eusse fait autre chose de ma vie que jardiner et prier ; Voyez-vous, monsieur Jacques, c'est folie d'aimer ce qui ne dure pas.

—Voire ! s'écria Mariette, les arbres meurent tout comme les gens, et ils ne donnent pas tous de bons fruits.

—On replante, on greffe, et le printemps revient chaque année replit le vieux jardinier, tandis que les amis défunts ne revien-